

Georges BRASSENS au T N P

Au faite du coteau de Chaillot, dans le palais qui se dresse au-dessus de la ville, face à une perspective splendide que le fleuve coupe de son sillon argenté et que la charpente d'acier balafre comme d'un coup de sabre, Georges Brassens chante son chêne. Et on se prend à rêver du poète récitant ses couplets archaïques sur cette colline encore parée de son manteau de verdure semée par le vent qui féconde la lyre du poète, et on imagine Villon frissonner en se glissant sous les branches qui se reflétaient d'antan dans la rivière et qui, sur un signe du prévôt, eussent sans fatigue, soutenu son maigre corps, on revoit en imagination Clément Marot y cherchant dans le corsage d'une princesse la rime à un rondeau, ou bien encore, le gros Saint-Amand et le petit Lignères récitant des vers en l'honneur de la reine de Suède tout en buvant le petit vin blanc de Suresnes.

Mais le temple de l'art populaire dresse son marbre où autrefois se dressait le saule et le peuplier et Georges Brassens égrène les notes qui soulignent le vers dans un cadre à l'image des foules compactes qui s'y répandent. Pourtant, nymphe éternelle du poète, la « femme » se tient sur le devant de la scène. La « femme », c'est Juliette Gréco, mince silhouette noire que tache la blancheur d'un visage inspiré et qui chante Léo Ferré, Sartre, Mac Orlan, Béart, Gainsbourg, Bernard Dimey, avec un talent et une science dans l'interprétation qui n'appartient qu'à elle.

Prélude à l'apparition d'un faune ? Peut-être ! Encore que le jarret du poète soit droit et les biches de ses chansons peu farouches, et lorsqu'il arrive sur la scène, manipulant dans sa grosse et bonne patte, sa guitare comme le bûcheron manie la hache, on sent le public complice, conquis, prêt à le suivre dans son univers où les gros mots servent d'écran sans jamais choquer et atténuent les tristesses de l'existence dérégulée par la sottise et la méchanceté des hommes.

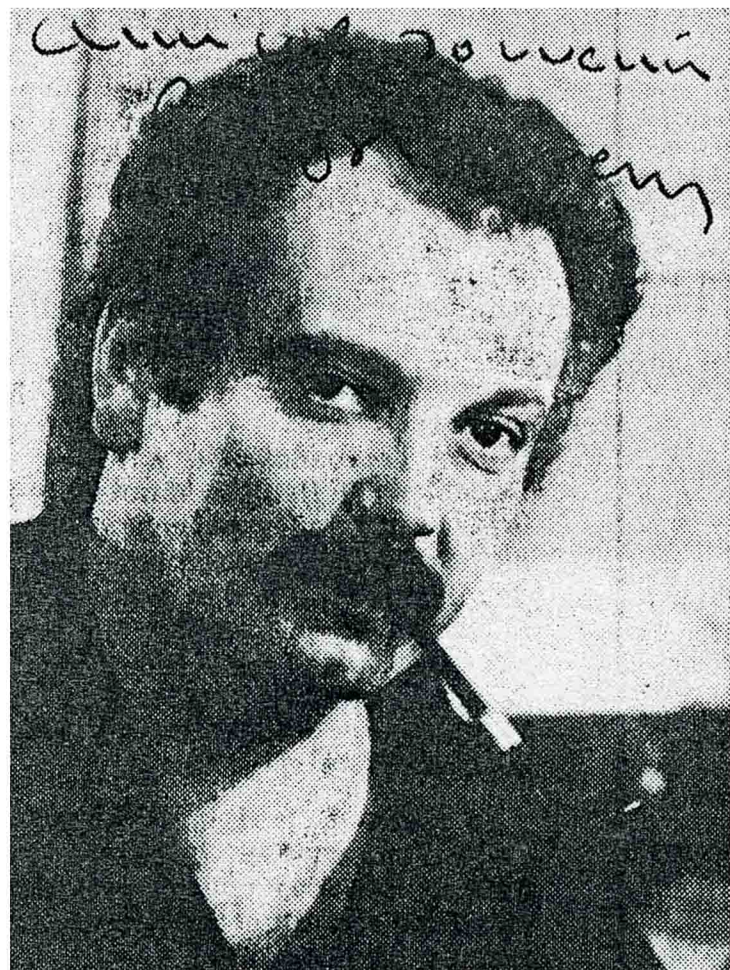
Georges Brassens se défend de vouloir nous apporter « un message » et il a confié à un magazine à gros tirage les ennuis que lui causèrent sa chanson « Les tontons ».

C'est pour cela, sans doute, qu'après cet acte de contrition, le bon apôtre s'empresse de débiter son tour de chant par une blueette où il constate que « sitôt qu'on est plus de quatre, on est une bande de cons... » pour continuer sur le judicieux conseil de chercher sur le derrière des épouses des rédacteurs en chef, le complément aux faits divers de leurs journaux... et d'élever la voix pour nous faire part de sa suprême revendication : le droit de « passer sa mort en vacances, à l'ombre d'un parasol »...

C'est dire que le poète, dans toute sa plénitude, nous est restitué après une longue absence, sans n'avoir rien perdu de sa verdeur populaire, les canines intactes, avec sur son visage aux mille plis, ce populaire sourire malicieux qui nous fait plutôt nous détourner vers le voisin que de nous retourner vers une glace, lorsque l'instant du sourire est arrivé.

Brassens nous chante une douzaine de chansons nouvelles. Dans ce tour qui est marqué par une matière illustrée de celles des cours d'amour de son pays d'Oc, où les trouvères chantaient la douceur dans un langage qui aujourd'hui nous semble rude, il a intercalé de nombreuses autres chansons, choisies avec soin... « Cornes d'Auroch », « La Jeanne » par exemple et « La claire fontaine » qui lui confère une unité classique.

Brassens, à Chaillot, au T.N.P. ! Le chemin fut long pour celui qu'on poussait de force sur le plateau minuscule des « Trois Baudets », mais ce chemin a aidé les masses populaires à prendre acte du fait poétique. On a aimé Brassens pour son caractère insolite, en marge, pour sa révolte devant les morales tabous, puis en y regardant de plus près, en savourant son œuvre, on a vu que tout cela était dit dans



une langue somptueuse et certains qui avaient la tête encore farcie d'exercices scolaires, se sont récriés : « Mais c'est donc cela la poésie ! » Et le vers leste, vengeur, auréolé de tout ce que nous aimons dans la nature a fait oublier l'alexandrin que nous avons reçu, comme de l'huile de ricin sur les bancs de la communale.

On va se ruer au T.N.P. pour voir Gréco, « la prêtresse noire » nous dit avec simplicité et modestie notre ami Georges en clignant son œil rieur, certes, mais surtout pour applaudir un homme qui nous a réconciliés avec « le malin ».

Nous savons déjà que l'immense théâtre sera trop petit pour contenir tous ceux qui voudraient l'entendre. Quel plus bel hommage... mais de toute façon, nous le reverrons « autre part »... Que cela console ceux qui restent pantois devant l'annonce au guichet : « complet ».

Suzy CHEVET.

Le Monde Libertaire

Septembre 1966